



**L'Ombre du Regard**

*Au Sommaire*

**Paul Auster, un maître du labyrinthe, par Mélanie Talcott**

**Georges Orwell, un héros de papier, par Mélanie Talcott**

© L'Ombre du Regard Ed., Mélanie Talcott – Janvier 2012

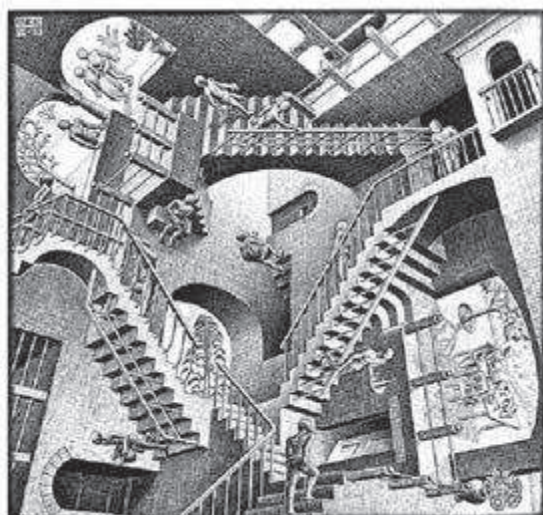
*Aucune reproduction, même partielle, autres que celles prévues à l'article L 122-5 du code de la propriété intellectuelle, ne peut être faite de l'ensemble de ce site sans l'autorisation expresse de l'auteur.*

# Paul Auster, un maître du labyrinthe

par Mélanie Talcott

*Qui cherche la vérité doit être prêt à l'inattendu,  
car elle est difficile à trouver et, quand on la rencontre, déconcertante.*

Héraclite



Labyrinthe, Escher

Dans mon village, la poste fait aussi office de bibliothèque minimaliste, plutôt symbolique d'ailleurs compte-tenu du nombre réduit de lecteurs et du maigre renouvellement des ouvrages. C'est là que j'ai rencontré Paul Auster. Entre nous, comme l'on dit imaginativement, ça a tout de suite collé. J'aimais sa concision qui n'était pas sécheresse, sa précision qui n'était que minutie longuement réfléchie et ciselée, son souci scrupuleux du détail capable pourtant de figurer des paysages et des lieux que je connaîtrais sans doute jamais, son talent pour camper une atmosphère ou les personnages dont il raconte l'histoire. Le suivre était pour moi pénétrer dans l'un de ces labyrinthes de Maurits Cornelis [Escher](#) où l'on se sent toujours poussé à en chercher une sortie libératrice, sans jamais pourtant s'y expérimenter prisonnier, bien au contraire. Je me suis donc plongée

dans celui qu'il me proposait, *L'invention de la solitude*, avant d'acheter *Le Livre des illusions*, *Léviathan*, *Trilogie New-yorkaise*, *Mr. Vertigo* et *Sunset Park*, dans une traduction en espagnol – une incongruité du hasard – peut-être pour me faire appréhender d'une autre manière le particularisme de cet écrivain, la langue castillane possédant quelques trésors linguistiques pour exprimer la subtilité des sentiments.

Écouter Auster, c'est partir et revenir sans cesse à un questionnement intime sur sa propre identité. C'est découvrir comment l'inscrire dans une réalité aussi mouvante que fuyante. D'un livre à l'autre, c'est ancrer au plus profond de soi la relativité de la réponse, sans doute parce que poser la bonne question élude d'emblée toute certitude définitive. Je l'imagine, un type tourmenté, rongé par une ascèse mentale devant le conduire au dépouillement de lui-même, une espèce de moine de la vie qu'il examine, tourne et retourne dans la solitude d'une écriture sans cesse en devenir, à travers des personnages qui sont autant de pièces relatives du même puzzle, éparpillé dans le cosmos par un Créateur distrait ou lassé de ses jeux, et dont nous devons retrouver la cohésion du mantra, comme une réponse ultime à notre perpétuelle inquiétude métaphysique. La vie est une gigantesque boîte de Pétri dont nous sommes à la fois les apprentis sorciers et les rats de laboratoire. Il nous reste à en faire l'expérience et à apprendre à en tirer des conclusions, tout en évitant de s'y cristalliser, puisque vivre, c'est d'abord accepter se perdre dans notre propre multiplicité. Lire Paul Auster,

c'est se mettre dans la peau du Petit Poucet, ramasser les pierres dont il marque son propre cheminement et les faire nôtres ou s'en débarrasser illico en se disant que tout cela n'est que littérature.

Si l'on choisit de lui coller aux basques, il faut alors apprendre se connaître et pour cela, se coltiner avec le chaos de l'Autre, de tous les autres, pour mesurer de quel bois l'on se chauffe et ensuite s'élever comme l'enseigne Maître Yehudi (*Vertigo*), passer de la vision horizontale, celle du serpent, qui nous enferme dans ce que nous voyons, à celle verticale de l'aigle, qui donne une perception plus globale des contingences de la vie et de leurs conséquences, qu'on les subisse ou qu'on les choisisse. Il ne s'agit pas de hasard, sinon de coïncidences quasi déterministes. Elles relient entre elles et à notre insu toutes ces choses que l'on fait ou qui nous arrive sans que l'on y prête attention, oublieux que tout acte, même le plus anodin, provoque des réactions en chaîne, toujours désastreuses pour les êtres à qui Auster donne nom et chair. Leur itinéraire dérape, les personnages se croisent sans jamais se rejoindre, s'évitent même. L'amour y est fugace, jailli de nulle part, et l'amitié, une amarre solide où l'on peut appareiller sans peur et avouer sans ambiguïté sa propre perte.

Car, chacun est tributaire et gardien de ses fêlures. La disparition d'un père autiste à la vie (celui de Paul Auster), *un touriste dans sa propre existence (L'invention de la solitude)*, la mort accidentelle d'une compagne, d'un fils, d'un frère (*Trilogie New-Yorkaise, Sunset Park*) – une constante par trop systématique chez Auster – ou fruit d'un comportement égoïste (Hector Mann, *Le Livre des illusions*), ou encore la banalité d'une chute (*Léviathan*), bref un quelconque événement marquant une frontière entre l'avant et l'après, laisse toujours l'âme des hommes en ruines et ouvre la porte de leur propre enfer. Une longue descente dans l'abîme, où livrés à eux-mêmes et désormais sans attache, sans rien ni personne qui donne un sens à leur vie, ils finissent par dériver dans un no man's land déchirant. Certains y disparaissent volontairement (Hector Mann, *Le Livre des illusions* – Miles Heller, *Sunset Park*), d'autres le subissent passivement (David Zimmer, *Le Livre des illusions*) ou s'en escamotent mystérieusement (Quinn, *Trilogie*). Mais tous triment dans leurs albums à souvenirs, la honte, la culpabilité, la douleur de l'abandon et le dégoût d'eux-mêmes et ont la même prescience de leur décalage par rapport au conformisme confortable de leurs semblables. Une errance sans avenir, où le réel est illusion et l'illusion, peut-être une fiction engendrée par la réalité. *La vie était un de ces rêves nés de la fièvre, il s'en apercevait, et la réalité un univers sans fondement, un monde de chimères et d'hallucinations, où tout ce qu'on imaginait se réalisait*, écrit Auster. Tel le serpent, on y rampe, on s'y englu, on éprouve la matérialité des paysages désolés qui traversent des cités titanesques ou des campagnes déshumanisées. Rien n'est ce qu'il paraît, même pas la vie – que l'on suppose dorée – des joueurs de baseball les plus célèbres. Tout s'effrite, la liberté est dangereuse quand sa seule compagne est la solitude. Quitter cette horizontalité qui consume lentement l'Homme et l'enferme, reste la seule solution pour survivre et continuer. Il faut savoir s'élever tel un aigle, fouiller encore en soi pour y découvrir la rédemption et se plonger de nouveau dans le courant de la vie, avec un esprit requinqué, mais dépourvu des mirages du bonheur à crédit que nous promettent nos sociétés. Cependant, aussi douloureuse soit-elle, il y a toujours une certaine jubilation dans cette rédemption, car même dans le pire, il nous est toujours proposé d'apprendre ce que nous ne savions pas, et seules des circonstances particulières peuvent nous le permettre. Paul Auster le dit : *un homme qui peut s'excuser est la marque d'un homme bon*.

Néanmoins, cela doit faire sourire cet homme, qui donne à plein dans la déconstruction et la digression permanentes, de constater qu'on lui prête un univers austérien dûment répertorié et analysé.

Car ce qui est séduisant chez Paul Auster est justement son lâcher-prise et la complicité qu'il sait établir avec son lecteur, en le faisant pénétrer dans la vie de types ordinaires, nous renvoyant à la

spécificité incertaine de la nôtre, bien que cet univers soit essentiellement masculin, la femme ayant souvent un rôle de catalyseur ou d'apaisement. Il nous donne l'impression d'écrire le bouquin en même temps que lui et la capacité d'en continuer l'histoire comme bon nous semble. Et en cela, il a bigrement raison. Comme le dit Benjamin Sachs (*Leviathan*) : *Nul ne peut dire d'où vient un livre, surtout pas celui qui l'écrit. Les livres naissent de l'ignorance, et s'ils continuent à vivre après avoir été écrits, ce n'est que dans la mesure où on ne peut les comprendre. Du moins pas totalement.*

© L'Ombre du Regard Ed., Mélanie Talcott – 2 janvier 2012

Publié dans Culture Chronique : <http://www.culture-chronique.com/chronique.htm?chroniqueid=437>

Et à l'Ombre du Regard : <http://www.lombreduregard.com/doucement-les-bles/paul-auster-un-maitre-du-labyrinthe>

## Georges Orwell, un héros de papier

par **Mélanie Talcott**



Georges Orwell s'est toujours défini comme un écrivain engagé : *Ce que j'ai le plus ardemment désiré au cours de ces dix dernières années est de faire de l'écriture politique un art à part entière. Ce qui me pousse au travail, c'est toujours le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti. Quand je décide d'écrire un livre, je ne me dis pas : je vais produire une œuvre d'art. J'écris ce livre parce qu'il y a un mensonge que je veux dénoncer, un fait sur lequel je veux attirer l'attention et mon souci premier est de me faire entendre.* (1)

Lire Orwell, universellement connu pour deux ouvrages, *La ferme des animaux* et *1984*, ouvrages souvent réduits à une pensée anti-totalitaire, qui nous fait seulement réagir quand la littérature lui prête une voix et, qui aujourd'hui par sa proximité a cessé d'être anticipatrice, c'est d'abord garder présent à l'esprit cette volonté de l'écrivain d'être un témoin et un messager de l'Histoire. Et il le fut sans aucun doute, mais – toujours à mon sens – exactement avec le travers qu'il reprocha aux intellectuels, celle d'être à une distance certaine, celle d'Eric Blair.

La vie est bizarre. Voilà un homme né en 1903 dans une famille bon chic bon genre, certes qui ne roule pas sur l'or, mais dont la position sociale lui garantit dès le berceau une place dans ce monde de brutes. Son arrière-grand-père était vendeur d'esclaves en Jamaïque, son grand-père commerçant en teck de Birmanie et son père, fonctionnaire de l'Empire Britannique dans l'administration chargée de la régie de l'opium. Il a deux sœurs, dont il ne s'occupe guère, l'époque n'étant pas à l'égalité des sexes. Enfant intelligent et solitaire, élève brillant qui déteste autant les règles stupides des pensionnats – un *épouvantable cauchemar*, selon ses termes – que ses compagnons d'infortune qui le traitent d'intellectuel, il est admis au collège d'Eton, pépinière anglaise des futurs technocrates, où en trois ans, il passe de premier de la classe à la mention "peut mieux faire". De son propre aveu, il était à dix-huit ans, *"un petit poseur snob et révolutionnaire qui n'hésitait pas à se parer de la qualité de socialiste. Mais il m'était toujours impossible de me représenter les ouvriers comme des êtres humains. J'ai l'impression d'avoir passé une moitié de mon temps à vilipender le système capitaliste, et l'autre moitié à pester contre les receveurs d'autobus."*(2) La révolte contre tout système étant le propre de la jeunesse et sans doute convaincu, comme on l'est tous à cet âge-là que la vraie vie est ailleurs, il envoie promener le collège, les études et la famille. La soif d'aventures sans doute imprégnée de cette nostalgie de l'Orient perdu qui corrode souvent le cœur des coloniaux qui y ont vécu et en sont revenus, la peur du lendemain peut-être et, certainement l'autorité paternelle qui ne s'en laisse pas conter, le poussent à s'engager dans la police impériale. Le voilà donc à vingt ans en Birmanie. Il veut être écrivain et il est vrai que seule, l'expérience de la vie peut forger sa plume, d'autant plus qu'à cet âge-là aussi, la plupart de ceux qui ont vocation d'écrire autre chose que des romans de bazar concoctés en chambre, pense que les mots à vif sur la vie peuvent changer le monde. Questions aventures, il va être servi. Le quotidien d'un colon n'a rien à envier à celui du colonisé. Le premier s'ennuie, souffre de la chaleur, tombe malade, s'enfonce dans l'alcool pour panser ses bleus à l'âme, ou dans la sexualité débridée, voire

perverse, s'affale le soir venu dans ses clubs réservés, le cul douillettement enfoncé dans un fauteuil en teck cherchant des bouffées d'air frais sous des énormes ventilateurs qui touillent l'air chaud. Le second attend le bon vouloir du maître, du Blanc, du Sir, se fait insulter ou battre, est nourri au lance-pierre par ses employeurs, est rarement payé et ne ressent que haine pour tous ces Blancs qui prétendent le faire entrer dans leur moule éducatif et religieux, bref le transformer en un esclave docile qui assume par une subtile redistribution des cartes, excepté celle de la richesse, sa condition d'homme libre que lui propose un Occident éclairé, où malgré tout vous n'êtes pas libre de penser par vous-même (3). Cela n'a pas beaucoup changé, mais c'est une autre histoire, cinq ans récemment passés en Inde.

Notre jeune dandy est confronté à tout cela et même s'il doit exécuter les basses besognes de l'Empire, d'autant plus que le mouvement nationaliste birman prend de l'ampleur et que l'Empire britannique chancelle sur ses fondations, la révolte gronde en lui et la nausée le submerge. Il ne peut néanmoins échapper à cette autre évidence : il ne peut jamais exister de relation saine entre celui qui domine et celui qui est dominé. Toute empathie envers l'indigène, comme l'on disait alors, est vouée à l'échec et ne satisfait que la bonne conscience hypocrite du Sahib... Profitant d'une permission en Angleterre, il démissionne et envoie promener son paternel, bien décidé à faire de sa vie quelque chose qui ait un sens pour lui. Ecrire est son désir. Le voilà donc durant quelques années, vagabondant d'abord parmi les ouvriers anglais laminés par les prémices de la Grande Dépression, avant de partir à Paris où habite l'une de ses tantes. Entre petits boulots et publications d'articles, il se plonge, déshérité volontaire par alternance, – dix semaines en deux ans selon son biographe Bernard Crick (4) –, parmi tous les sans domiciles fixes de l'époque, à la recherche de lui-même autant que de l'Homme Primordial.

Il y a là, à mes yeux, quelque chose à la fois de pathétique et de naïf dans cette espèce de quête de la sainteté entachée de la culpabilité d'être né du côté des nantis et à vouloir se convaincre que l'Humain l'est plus dans le plus insupportable dénuement. On ne s'invente pas pauvre avec tout ce que cela suppose d'atavisme générationnel. On ne le devient pas non plus quand on sait qu'il y a une porte de sortie qui attend que vous la poussiez. Il ne fit qu'expérimenter la misère en bon journaliste d'investigation et Jack London qui dut se débrouiller seul dès l'âge de quinze ans, connut certainement mieux, comme ce dernier le dit lui-même, *les aléas du monde et les horribles abysses de la déchéance humaine*, qu'il décrit fort bien dans *La route* (5). Pour notre jeune bourgeois en rupture de ban, il s'agissait plus de se déculpabiliser d'avoir été l'exécutant d'un système d'exploitation et d'oppression en Birmanie, par le choix raisonné de se plonger dans un milieu social qualifié aujourd'hui de défavorisé. Il y découvrit certainement une autre vérité, plus dérangementante : *il est un autre sentiment qui aide grandement à supporter la misère. [...] c'est un sentiment de soulagement, presque de volupté, à l'idée qu'on a enfin touché le fond. Vous avez maintes et maintes fois pensé à ce que vous feriez en pareil cas : eh bien, ça y est, vous y êtes, en pleine mouscaille – et vous n'en mourez pas. Cette simple constatation vous ôte un grand poids de la poitrine.* (6) La pauvreté conduirait-elle à la liberté quasi extatique que donne celle de ne rien posséder ? Se mettre dans la peau de l'autre se solde toujours par être confronté à ses propres limites et à ce qui vous a structuré. Un pauvre, né pauvre, épousant un pauvre et faisant des enfants de pauvres n'éprouvera jamais ce sentiment de volupté à savoir que demain ne le trouvera peut-être pas vivant, avec l'angoisse de ne pouvoir assurer la survie de ceux qu'il aime.

Même si ces livres constituent un témoignage poignant de l'existence de tous les laissés pour compte, soit une masse incommensurable d'anonymes et de héros ordinaires, une "non vie" quasi intemporelle et malheureusement toujours d'actualité, il me semble que la temporalité de l'expérience a surtout permis à Eric Blair de dépasser ses propres préjugés. La pauvreté a le même visage partout, du témoignage de London dans *Le peuple de l'abîme* à celui de Jaurès dans *l'Année nouvelle* (1910) (7). La santé fragilisée par des pneumonies répétées et le manque de ressources interrompant ses errances ethno-sociologiques, il retourne en Angleterre, devient enseignant, puis travaille dans une librairie. Eric Blair continue sa vie et se marie, tandis que Georges Orwell naît lentement de l'œuvre au noir de son géniteur dont il écrit le récit de ses aventures birmanes (8) et de clochard (8), et le dernier de ses livres consciemment littéraires (8) – *Et vive l'Aspidistra* (je ne l'ai pas lu).

Laissant de côté l'auteur de *La ferme des animaux* et de *1984*, à découvrir ou à relire certains de ses ouvrages de ses débuts d'écrivain, je ne voyais pas en quoi Orwell était un socialiste engagé, fut-il romancier, conférencier, journaliste, essayiste et excellent critique littéraire. Ou alors il faut admettre qu'énoncer la flagrance d'inégalités aussi iniques qu'insupportables, critiquer le système qui les engendre, les nourrit, les entretient pour mieux servir ses propres intérêts, et ensuite ficeler le tout dans un manichéisme qui renvoie dos à dos la richesse et la pauvreté, faisant de l'une l'incarnation du mal et de tous les maux et de l'autre, celle du bien et de la bonté rédemptrice, sans pour autant proposer des solutions viables pour tous, suffit à un tel étiquetage partisan, réducteur et ambigu.

Plus tard, Orwell définira son positionnement politique durant sa jeunesse comme étant celui d'un anarchiste de droite (Tory anarchiste). Soit. Mais être en constante indignation et démanteler par l'acte d'écrire tout ce qui vous révolte, tout en restant attaché à ces valeurs républicaines, parfois conformistes, dont on nous imbibe actuellement l'esprit, est-ce être un révolté conservateur ? Le penser, le dire – sans tomber dans le même travers qu'il reproche aux intellectuels, à savoir un décalage constant entre les mots et les actes -, suffit-il à se convaincre de l'impact de cette rébellion, somme toute abstraite ? Peut-être... La théorie est toujours théorie.

Souvent se coltiner avec la réalité, cesser d'en être le spectateur aussi doté soit-on d'un esprit brillant, en devenir l'acteur, l'éprouver dans sa dureté, sa fragilité, voire son comique, explorer l'éventail de toutes les émotions qu'elle fait surgir, est le seul remède pour faire taire notre esprit toujours enclin à l'analyse, aux *oui mais peut-être, il faudrait que* ou *je suis frappé par...* Bref, pour que notre dichotomie permanente cesse enfin son vacarme. La guerre d'Espagne marqua cette intersaison de l'homme Eric Blair, entre avant et après, et scella son union avec son double idéal, Georges Orwell. Le premier y appréhenda ce que jamais la littérature n'apportera à aucun individu, la solidarité jaillie des circonstances, le bon sens de l'Honnête Homme et la conviction, plutôt que l'engagement politique, que du bien-être de tous dépend celui de chacun. Il y mesura combien le paraître et ses masques dont les hommes s'affublent pour mieux disparaître, était une gigantesque farce et que vivre sans leur mascarade, était possible. *J'avais vécu au sein d'une communauté où l'espérance était plus normale que l'apathie ou le cynisme, où le mot camarade signifiait camaraderie et non, comme dans la plupart des pays, imposteur. J'avais respiré l'air de l'égalité* (9). Et cet air-là contamine dès la première seconde où on le respire.

Un virus que le second, l'écrivain, théoriserait. Tout au long de son œuvre, il dénonça les ravages du fascisme et du stalinisme, les méfaits de la propagande et les lâches complicités, individuelles, collectives et politiques, sans lesquelles ils ne pourraient accomplir leur ouvrage d'endormissement des esprits et des cœurs. *Hommage à la Catalogne*, publié en 1938, en témoigne. Le froid dans les os, la faim au ventre, les poux sous la peau, les odeurs pestilentielles à vous faire remonter l'estomac dans la bouche, la peur aux trousses, cette guerre sur le front d'Aragon, puis de Huesca, où il ne se passait rien sinon quelques escarmouches et la recherche incessante de bois de chauffe, *un opéra comique avec quelques morts occasionnelles* dira l'un de ses frères d'armes, où des mêmes combattaient les fascistes avec des vieux fusils qui s'enrayaient, où tombaient des ordres d'attaque et de retraite pour des motifs contradictoires et incompréhensibles, où le mégaphone remplaçait la mitrailleuse, *constituèrent - écrit-il - à créer une sorte d'interrègne dans ma vie, très différente de n'importe quelle autre expérience antérieure et peut-être future, et m'enseignèrent des choses que je n'aurais pas pu apprendre autrement.* (10)

*Hommage à la Catalogne* est œuvre d'homme et d'écrivain. L'écrivain Orwell n'occulte pas les errances, les doutes, les envies, parfois mesquines, ou les peurs du soldat Blair et fait aussi la part belle à son amour de la nature avec lequel ce dernier renoua plus tard sur son île de Barnhill. Il ne le fait pas verser dans l'héroïsme romantique a posteriori. Blair était simplement venu pour se battre contre le fascisme par conviction, née du simple bon sens et d'une empathie profonde envers tout ce qui s'oppose à l'épanouissement de l'humain. Il n'avait, en outre, qu'une très vague idée de ce que supposait appartenir au parti ouvrier d'unification marxiste. Comme Eric Blair l'avoue : *l'aspect politique de la guerre m'ennuyait* et au début, tous les sigles et mots d'ordre dont s'affublèrent (s'affublèrent encore) au gré de leurs nécessités tous les partis politiques et syndicats, l'exaspérèrent plus qu'ils ne le stimulèrent.

L'évidence se fit de plus en plus tenaillante (11). Chacun combattait pour finalement être l'unique à dévorer un seul et même gâteau, celui du pouvoir. Toutes les trahisons et justifications valaient. Seuls de l'un à l'autre, les outils différaient et comme d'habitude, les planqués eurent la part belle : *l'une des caractéristiques les plus répugnantes de la guerre est que toute la propagande belliqueuse (de par son hypocrisie et son pharisaïsme nauséabonds, elle persuade toujours les personnes sensées qui finissent par sympathiser avec l'ennemi -12), tous les cris et les mensonges et la haine proviennent toujours de ceux qui ne prennent jamais part au combat... les journalistes restés à l'arrière... à des centaines de kilomètres des balles et de la boue... ou de ceux là même qui ne combattaient pas et qui dans la majorité des cas, se seraient enfuis plutôt que de le faire* (13)...

L'analyse a posteriori de cette guerre civile par Georges Orwell, dans la seconde partie du livre et dans *Souvenirs de la guerre d'Espagne* est fine et argumentée. Néanmoins, là encore je m'étonne. Comment un homme, il avait alors trente six ans, qui en avait vu des vertes et des pas mûres, dont la maturité politique est soulignée par la plupart de ses biographes, pouvait-il être d'une telle naïveté et souffrir une telle paralysie mentale devant ces événements auxquels il était confronté ? Son aveuglement vient-il du fait que l'action, ou plutôt l'inaction, l'ait privé de la distance nécessaire à quelque prise de conscience ? Même s'il en donne une explication plausible et honnête, elle ne justifie pas tout : *à participer à de tels événements, chacun est en droit de croire que, d'une certaine façon fut-elle mimine, il écrit l'Histoire et donc de se considérer comme un personnage historique. Néanmoins, cela ne se passe pas ainsi, parce que les détails physiques prennent toujours le*



*dessus... Durant tout ce conflit – il parle de la situation de Barcelone et des troubles de mai 1937 -, je n'ai jamais pu faire l'analyse correcte de la situation...[...]... Ce qui me préoccupait par-dessus tout n'était pas de savoir si cette lutte intestine était juste ou injuste, sinon l'inconfort et l'ennui d'être assis jour et nuit sur cet insupportable trottoir et la faim qui allait en augmentant... [...]... Au lieu de se sentir héroïque, on reste à son poste, on s'ennuie, on tombe de sommeil et l'on est complètement indifférent à ce qui arrive... De même, il découvre avec stupeur que l'une des conséquences les plus tristes de cette guerre a été de m'apprendre que la presse de gauche est aussi pourrie et malhonnête que celle de droite (14) et s'indigne de l'hypocrisie politique qui a mené la danse et de l'imposture des intellectuels qui ont laissé faire.*

J'ai du mal à croire à cette cécité analytique chez cet homme cultivé, d'autant que d'autres, comme Norman Béthune, premier médecin sans frontière, et inventeur des unités mobiles de transfusion, qui s'engagea aux côtés des Républicains, en eut très tôt la lucidité. Les indices annonciateurs de toutes les trahisons pullulaient. Le combattant Eric Blair côtoyait à chaque instant des gens de tous les milieux, de tous les horizons et professions, susceptibles de lui donner des informations, fussent-elles contradictoires. Si en décembre 1936, son arrivée à Barcelone fut jubilatoire, tant il fut surpris par le bouillonnement de fraîcheur joyeuse dans lequel était plongée une société vierge de toute hiérarchie, sa découverte du front en Aragon, sans armes et sans même de conflit avéré, fut plus pénible. Il en éprouva même quelque désenchantement... guerrier... A son retour à Barcelone, il constate avec amertume que la ville a retrouvé ses classes sociales, son train-train et ses conformismes. L'égalité a disparu, plus personne ne s'appelle le camarade et chaque quartier, voire chaque rue, est aux mains de factions qui se combattent, les unes solidement armées, les autres quasi avec des frondes. En outre, il est surprenant qu'ayant mis auparavant tant d'opiniâtreté à décrire les petites gens et leurs humbles métiers ou les colons et les colonisés, il se soit si peu attaché à dresser dans son *Hommage à la Catalogne* le portrait intimiste de ses compagnons de galère. Son empathie s'y résume souvent à décliner ses frustrations. *Finally, ce furent des motifs fondamentalement égoïstes qui décidèrent de mon départ. J'éprouvais un désir irrésistible de m'éloigner de tout cela, de l'atmosphère pesante de soupçon et de haine politique, de ces rues débordantes d'hommes en armes, des attaques aériennes, des tranchées, des mitraillettes, des tramways grinçants, du thé sans lait, de la nourriture grasse et de la rareté des cigarettes, bref de tout ce que j'avais appris à associer avec l'Espagne... Le fait d'avoir été blessé avait fait chanceler mon courage – je pense que c'est une conséquence normale – et la perspective d'entrer de nouveau en action m'horrifiait.* (15) S'il y retourne à contrecœur, c'est simplement pour ne pas passer pour un lâche...

Pour moi, l'indignation littéraire est facile, souvent juteuse, et fort éloignée de l'implication quotidienne de tous ces multiples anonymes qui participent chaque jour, tant bien que mal, à nous faire vivre, à nous nourrir, à nous éduquer, à nous défendre, etc., quelle que soit l'opinion que l'on en a. La société a toujours malheureusement le besoin de se fabriquer des héros et des mythes. Et pourquoi ? Cela nous aide sans doute à magnifier l'insupportable, mais la fiction ne sublimera jamais la réalité. C'est exactement comme dans les boîtes de luxe où l'on ne retient que la marque et le prix affriolant. Mais les petites mains ultra compétentes, payées au salaire minimum quand elles échappent à la relocalisation, qui font les magnifiques robes de haute couture, on s'en fout, on n'en parle jamais. Et pourtant, ce sont elles qui écrivent tous les jours l'histoire de Dior, de Chanel et de beaucoup d'autres. Tout comme on ne parle jamais du paysan qui se casse le dos en toutes

saisons sur la terre, pour nous donner à manger ou de l'infirmière qui n'a plus de vie, pour que l'on continue à en avoir une.

Non, on préfère décortiquer la décence ordinaire prônée par Orwell, comme si toutes ces valeurs simples : la bienveillance, l'affection, l'amitié, le respect, la loyauté, le sens du partage, l'entraide, joints à la méfiance vis-à-vis de toute autorité et au rejet de toute injustice, étaient un privilège de classe et non le devoir de n'importe quel d'entre nous, quelle que soit l'importance de son portefeuille.

Les mythes et les héros ont pour seul but de toujours écrire une histoire truquée qui, aujourd'hui comme hier, nourrit notre imaginaire. C'est ainsi par exemple que Churchill, Malraux, Dali, Hemingway ou Sartre, etc. – et j'y inclus d'une certaine manière Orwell et sa décence ordinaire -, sans même parler de la grande majorité de nos dirigeants -, sont devenus des mythes qui ont participé et participent à la malversation programmée de l'Histoire. C'est ainsi que des types pas toujours très reluisants dans leurs sueurs intimes, se convertissent en emballages de nos fantasmes, la volonté de l'engagement y suffisant. On oublie leur réalité, Beauvoir qui travaillait à Radio Vichy, Malraux qui clama que Staline avait redonné sa dignité à l'espèce humaine (16) et qui selon ceux qui y participèrent, ne fut pas un si bel héros de la Guerre d'Espagne, Sartre et ses ambiguïtés commodes, Henry Miller et son cynisme réactionnaire, Hemingway et ses reportages tronqués, BHL converti en Lawrence d'Arabie version VIP ou encore la Passionaria espagnole, Dolores Ibárruri, qui s'enthousiasma pour la chasse meurtrière des militants du parti ouvrier d'unification marxiste (POUM). Est-ce un signe ? Tous les héros de papier de Georges Orwell finissent vaincus par le système qu'ils combattent.

Lire Orwell revient donc aussi à connaître Eric Arthur Blair et à pénétrer dans la dichotomie intime banale qui hante la plupart d'entre nous, entre la personne que l'on est et celle que l'on voudrait être. Mais Eric Blair était-il capable de cette révolution des hommes ordinaires, qui – il faut aussi le reconnaître -, ne se révoltent souvent que lorsque les penseurs pour qui les idées sont toujours plus importantes que les personnes, ne leur laissent plus d'autre choix ?

La stupidité et l'égoïsme de l'Homme ont conduit la joie au tombeau. On ne rigole plus sur Terre. Même la nature n'ose plus se reproduire... de peur que les OGM ne s'indignent...

© L'Ombre du Regard Ed., Mélanie Talcott – 15/01/2012

#### Notes

1 - Pourquoi j'écris, ELA I, 25.

2 G. Orwell, *Le quai de Wigan*, Paris, Edition Ivrea, 1995, p. 157

3 - Une histoire birmane, Georges Orwell, 1933

4 - Bernard Circk

5 - La Route recueil, Jack London

6 - *Dans la Dèche à Paris et Londres*, chap.III. - En réalité, la période couverte par *Dans la déche à Paris et à Londres* ne représente guère plus de dix semaines sur les dix-huit mois passés à Paris. , Bernard Crick, *op. cit.*, p. 204.

7 - *Je fus saisi, un soir d'hiver, dans la ville immense, une sorte épouvante sociale. Il me semblait que les milliers et milliers d'hommes qui passaient sans se connaître, foule innombrable de fantômes solitaires, étaient dénués de tous liens. Et je me demandais avec une sorte de terreur impersonnelle comment tous ces êtres acceptaient l'inégale répartition des biens et des maux, et*

*comment l'énorme structure sociale ne tombait pas en dissolution. Je ne leur voyais pas de chaînes aux mains et aux pieds et je disais : Par quel prodige ces milliers d'individus, souffrants et dépouillés, subissent-ils tout ce qui est ?... La chaîne était au coeur, la pensée était liée, la vie avait empreint ses formes dans les esprits, l'habitude les avait fixées. Le système social avait façonné ces hommes, il était en eux, il était en quelque façon devenu leur substance même, ils ne se révoltaient pas contre la réalité parce qu'ils se confondaient avec elle. Cet homme qui passait en grelottant aurait jugé sans doute moins insensé et moins difficile de prendre dans ses deux mains toutes les pierres du grand Paris pour se construire une maison que de confondre le système social, énorme, accablant et protecteur, où il avait, en quelque coin, son gîte d'habitude et de misère.* – L'armée nouvelle (1910), Jean Jaurès, éditions Sociales, 1977, p. 269

8 - *\*Dans la Dèche à Paris et Londres*, 1933 - Une histoire birmane, 1934 – Une fille de pasteur (mars 1935) - *Et vive l'Aspidistra* 1936

9 – in *Hommage à la Catalogne et Souvenirs de la guerre d'Espagne*

10. – idem.

11. - Un petit rappel sur cette guerre : le peuple espagnol se souleva pour acquérir une dignité minima que la puissance capitaliste de l'Eglise et de l'armée, l'alliance hélas pérenne de la croix et du fusil, jointe à celle de la bourgeoisie et des grands propriétaires terriens, l'aristocratie foncière espagnole liée au capital international dont elle était l'outil local, lui refusait âprement au nom d'intérêts que la masse doit subir mais ne peut jamais ni comprendre ni partager. Ce fut d'abord la révolte du troupeau contre le berger et ses chiens de garde, puis une guerre civile entre Espagnols de deux camps opposés dont un bénéficiait largement de l'aide étrangère, avant de se convertir en une guerre politique entre grandes puissances militaires qui saisirent l'occasion de cette lutte intestine entre anarchistes et communistes, pour transformer le pays en un champ d'expérimentation de leurs techniques de guerre et de leurs nouvelles armes, en vue de l'affrontement général qui se profilait à l'horizon. *La vérité crue à propos de la guerre est très simple. La bourgeoisie espagnole y vit l'opportunité d'écraser la révolution ouvrière et s'en saisit avec l'aide des Nazis et des forces réactionnaires à l'oeuvre dans le monde entier.*(in *Souvenir de la guerre d'Espagne*).

12. – in *Hommage à la Catalogne et Souvenirs de la guerre d'Espagne*

13. – idem

14. – idem

15. – idem

16. – André Malraux qui affirma en mars 1937 au moment des procès de Moscou, époque de La Grande Terreur, où Staline passa à la trappe tous ses opposants et envoya au goulag des millions d'autres que celui-ci avait « rendu sa dignité à l'espèce humaine », - Isaac Deustcher, Trotsky III, le prophète hors la loi, l'exil, p. 495.

Publié également sur **Culture Chronique** <http://www.culture-chronique.com/chronique.htm?chroniqueid=455>